

La permission

La permission est toujours un soulagement pour le poilu qui peut ainsi s'éloigner du front où il risque sa vie en permanence dans des conditions très pénibles. C'est aussi l'occasion pour lui de revoir sa famille, ses proches, sa bien-aimée.



L'impatience

Ainsi, l'impatience est grande de retrouver les siens, et les poilus comptent les jours qui les séparent des retrouvailles. Pierre-Maurice Masson écrit ces lignes à sa femme le 18 août 1915 :

« J'ai un point lumineux vers lequel tous mes regards se concentrent, c'est la permission : je commence déjà à faire ma liste de ce que je dois emporter, de ce que je dois faire, de ce que je dois rapporter. Si tout marche normalement, quand tu recevras cette lettre, nous serons à environ un mois de la délicieuse échéance. »

« Si tout marche normalement », précise-t-il, tant les permissions, accordées en fonction des aléas de la guerre, sont nombreuses à être annulées. Gaston Biron, écrit à sa mère en avril 1916 :

« J'aurais bien voulu venir en permission avant de remonter aux tranchées, cela m'aurait fait du bien et c'eût été pour moi un grand bonheur de venir vous embrasser tous et de passer quelques journées avec Blanche mais,

hélas ! elles sont supprimées et on ne parle pas de les rétablir⁸⁰. »

Bien entendu, pour l'attribution des permissions comme pour le reste, il existe certaines différences de traitement, et elles sont très sensibles aux poilus qui mettent leurs vies en jeu tous les jours.

Certains doivent attendre indéfiniment un repos qui ne vient jamais pendant que d'autres en bénéficient immédiatement. Maurice Sieklucki enrage ainsi :

« Les permissionnaires partent tous les jours, naturellement ce sont ceux qui se sont trouvés protégés par ce fait qu'ils étaient embusqués à l'arrière. Dieu seul sait combien il y en a de ces embusqués de l'arrière qui n'ont jamais vu une tranchée et qui nous éblouissent avec leurs beaux costumes neufs quand nous venons au repos. »

Les choses se passent de la même manière dans l'autre camp, où l'on espère une permission dans les huit prochains mois, comme le signale à sa mère le soldat allemand Alfred Cornelsen dans la dernière année de la guerre :

« Je ne peux compter sur une permission, car les permissions sont, pour le moment, encore supprimées. Les seuls à pouvoir rentrer chez eux sont ceux qui possèdent une terre. Dans ces conditions, je ne serai toujours pas rentré pour Noël. »

Regoûter à la vie

Mais quand la « perm » est enfin obtenue, le poilu saisit l'occasion pour goûter aux joies simples de la vie et profiter de ces quelques jours pour s'échapper de son malheureux quotidien. La permission est un instant dans la vie du guerrier, pendant lequel le temps semble s'accélérer.

Voilà comment Arsène le Breton se souvient de sa première permission :

« Je fais partie du prochain départ en permission de détente. Avec quelle impatience attendons-nous le retour de nos camarades !... Enfin ce beau jour arrive. Le chef nous remet nos permissions, et nous montons gaiement dans une voiture de l'échelon, qui nous conduit à Harbonnières où nous prenons le

train.

C'est un joyeux convoi qu'un train de permissionnaires. Nous sommes entassés dans des wagons poussiéreux dont les portières aux vitres brisées laissent passer des courants d'air. Mais, pour les poilus, c'est un détail sans importance. [...] Me voici arrivé. Le père Chicoine, le courrier, est devant la gare, avec son cheval et sa voiture. Pour vingt sous, il me conduit à Plumaugat. Avec quelle joie, je revois mes parents, mon village. Vite, je me débarrasse de mes effets militaires pour me mettre en civil. Pendant dix jours qui passent bien vite, je couche dans mon lit. Le jour de Pâques, il fait un temps superbe. Au bourg, je revois quelques permissionnaires comme moi. [...] Partout, je suis bien reçu et choyé par les parents et amis. Hélas, le jour du départ est déjà arrivé. Ma mère remplit ma musette de bonnes choses, et mon père me conduit à la gare en voiture.



Voici le train bondé de soldats penchés aux portières, chantant et gesticulant. Je me case dans un coin, et aussi longtemps qu'il m'est possible, je regarde par la portière ce paysage familier comme si ce devait être la dernière fois... [...] Par ce beau matin printanier, les oiseaux chantent dans les feuillages. Les marguerites et les boutons d'or s'épanouissent sur le gazon au bord de la route. Je remonte lentement vers la ligne du feu. Je suis seul. [...] Ce calme et paisible paysage printanier me rappelle mon village où il ferait si bon vivre, et de grosses larmes coulent sur mes joues. En ce moment, je me sens le cœur bien gros. [...] Me voici de retour à Rosières. Je vais au bureau de la batterie remettre ma permission, et reprendre mon paquetage... La vie du front va recommencer. »

Dans un article du *Poilu sans poil* de septembre 1916, un soldat de retour de permission raconte à ses camarades ce qu'il a le plus apprécié pendant cette courte trêve :

« Ce qui m'a stupéfié, ce fut de trouver de la verdure, des arbres qui avaient des feuilles et qui ne ressemblaient pas à un râteau édenté, des prés qui n'étaient pas barbouillés en tous sens de boyaux, de pistes, de fils téléphoniques ni vérolés de trous d'obus. [...] J'ai vu la belle campagne dorée et j'ai senti le parfum des regains. Ici tout est mort, tout est hiver. [...] Là-bas, j'ai vu l'été. J'ai vu les douceurs riantes des frais matins, le plein midi et les nuits au clair de lune, sans entendre le canon. J'ai écouté les cloches qui sonnaient. J'ai vu le soir, dans l'église sombre, des femmes qui priaient et le clocher n'était pas troué par les obus et les tombes n'étaient pas éventrées. [...] J'ai entendu dans la campagne des rires de jeunes filles ; et dans la rue, sous ma fenêtre, tous les soirs des petits enfants chantaient. Et je remerciais la note du rapport qui, pour me faire apprendre à tuer avec plus de science, m'accordait ces journées de douceur et de paix. »

Si la permission est, pour la plupart des soldats, synonyme de joie de retrouver son foyer, d'autres, ceux qui viennent des zones de guerre, ne peuvent que faire le constat des dévastations subies par leur village et leur maison. Gabriel Berthout, originaire de la Somme, écrit ainsi à sa mère, réfugiée dans une autre région :



« Je suis resté deux jours à Paris car Moreuil est un désert. Je suis arrivé le 21 à 7 heures du soir à Moreuil avec quelle émotion. Plus rien que des tas de pierres inégaux ; par endroits, des poutres émergent des chevrons et des planchers – ce sont là les maisons les plus épargnées. Malheureusement, la

place anéantie complètement ; rien ne reste de notre pauvre maison : un tas de briques pêle-mêle d'où sortent les cinq ou six colonnes en fonte de l'arrière-boutique. J'ai été au moins cinq minutes avant de pouvoir retrouver l'emplacement exact. [...] La maison a brûlé. Tout absolument tout, il ne reste pas un morceau de papier. »

La déception de l'arrière

La joie de retrouver un monde moins affecté par la guerre n'est pas sans provoquer chez lui des sentiments mélangés : parfois, le décalage qui existe entre la vie qu'il peut connaître dans les tranchées et celle qu'il trouve ou retrouve en rentrant chez lui est si grand qu'il n'arrive pas à s'y faire, il peut même y voir une certaine indécence, une insouciance de mauvais aloi lorsque des gens sont en train de se battre à quelques centaines de kilomètres de là ; c'est une réalité particulièrement prégnante pour ceux qui reviennent à la capitale. Le même Gaston Biron écrit ainsi à sa mère en juin 1916 :

« Je suis bien rentré de permission et j'ai retrouvé mon bataillon sans trop de difficultés. Je vais probablement t'étonner en te disant que c'est presque sans regret que j'ai quitté Paris mais c'est la vérité. Que veux-tu, j'ai constaté, comme tous mes camarades du reste, que ces deux ans de guerre avaient amené petit à petit chez la population civile, l'égoïsme et l'indifférence et que nous autres combattants nous étions presque oubliés, aussi quoi de plus naturel que nous-mêmes nous prenions aussi l'habitude de l'éloignement et que nous retournions au front tranquillement comme si nous ne l'avions jamais quitté.

J'avais rêvé avant mon départ en permission que ces six jours seraient pour moi six jours trop courts de bonheur, et que partout je serais reçu les bras ouverts ; je pensais, avec juste raison je crois que l'on serait aussi heureux de me revoir, que moi-même je l'étais à l'avance à l'idée de passer quelques journées au milieu de ceux auxquels je n'avais jamais cessé de penser. Je me suis trompé ; quelques-uns se sont montrés franchement indifférents, d'autres sous le couvert d'un accueil que l'on essayait de faire croire chaleureux, m'ont presque laissé comprendre qu'ils étaient étonnés que je ne

sois pas tué. Aussi tu comprendras ma chère mère que c'est avec beaucoup de rancœur que j'ai quitté Paris et vous tous que je ne reverrai peut-être jamais⁸⁵. »

Ce témoignage émouvant peut nous aider à comprendre dans quelle misère morale se trouvent une grande partie des combattants : soumis à un feu nourri d'artillerie, pressés d'avancer par des officiers qui sont prêts à punir de mort quelque insubordination que ce soit, à la merci d'une sanction injuste qui pour eux signifierait la mort, ils ne trouvent même pas le réconfort auprès des gens pour lesquels ils se battent. L'amertume doit guetter en permanence et constitue évidemment un obstacle à la survie. Gaston Lavy, dans *Ma Grande Guerre, récits et dessins*, résume avec finesse ce sentiment d'être plongé dans un monde étranger, où règne l'indifférence :

« Combien décevante cette seconde permission ! [...] On se sent étranger à cette vie de fièvre, cette vie de luxe, de plaisirs et de débauche. [...] La permission finie, on quitte les siens le cœur étreint par cette arrachement mais au fond avec un soulagement de ne plus voir cette vision de l'arrière si loin de nous, de nos souffrances ignorées de toute cette masse qui vit, vibre et jouit. »

Les journaux des tranchées se font aussi l'écho de ce décalage entre le poilu et les gens de l'arrière, et de la colère que les soldats peuvent ressentir. *Poil... et Plume* d'octobre 1916 liste les phrases courantes que les civils peuvent prononcer face aux soldats, qui les prennent généralement assez mal :

« Le permissionnaire. Ce que ses oreilles n'aiment pas entendre...

— Quelle mine superbe ! Mais ce front ! c'est la santé !... (Vien-z-y donc faire une cure, alors !)

— Nous les aurons, n'est-ce pas ? (Tu pourrais dire "vous les aurez" ou du moins "on les aura".)

— Eh bien ! mon ami, il me semble que ça n'avance pas vite là-haut !... (Viens donc te mettre au boulot, sale trogne.)

— Encore en permission ! Veinard, va !... (Tu n'as pas de risque d'y aller, peigne-cul !...)

De son côté, *Le Temps buté* de décembre 1916 donne quelques petits

conseils lexicaux aux permissionnaires pour qu'ils se fassent bien comprendre des gens de l'arrière, écornant avant tout le manque de connaissance des civils quant à l'argot des tranchées :

« Au café, ne demandez pas du pinar ou du Joffre, et si vous désirez redoubler la dose, dites : remettez-nous ça ; mais non : "y a t'y du rab" ! le garçon ne vous comprendrait pas. Demandez les Watter-Closets, et non les "feuillées", terme inusité à l'arrière. Saluez les officiers, mais le règlement n'exige pas que vous rendiez les mêmes marques extérieures de respect, aux garçons de recette, gardiens de musées ou de prisons. »

Mais ce vague à l'âme entourant la permission peut aussi survenir même quand elle s'est passée correctement dans la joie de revoir les siens. Le départ, les adieux, le triste retour au front, dans la solitude, minent le moral des soldats, comme l'un d'eux prénommé Édouard le raconte à sa femme le lendemain de son retour :

« Je m'embête je n'ai trouvé aucun copain, celui qui est parti avec moi de Rumilly est filé dans le midi. J'ai un cafard monstre, je suis complètement dégoûté de la vie. Et toi que j'ai vu pleurer hier. Réponds moi de suite⁸⁶. »

À l'hiver 1916, Marcel Soutif raconte également ce cafard du retour :

« L'aube des mauvais jours. Il neige. Il fait froid. Triste retour de permission. Les permissions, ça ne devrait pas être. Se retremper dans la vie qui devrait être notre vie ; vie que nous devrions avoir oubliée à jamais, vie retrouvée quelques heures et qui nous laisse un horrible cauchemar qu'on appelle le cafard. C'est la gaieté qui disparaît, l'énergie annulée, la vie sans espoir. Vivre pour souffrir. »